

Le terrorisme en questions

Frédérique Leichter-Flack, Maître de conférences en littérature comparée à l'Université Paris-Ouest-Nanterre et à Sciences Po Paris

Place dans les programmes:

- *Français 3^e: Théâtre : continuité et renouvellement, de la tragédie antique à la tragédie contemporaine.*
- *Enseignement d'exploration, littérature et société 2de: Écrire pour changer le monde : l'écrivain et les grands débats de société.*
- *Philosophie Tle : La politique : la société, la justice et le droit. La morale : la liberté, le devoir.*

Tous les moyens sont-ils permis quand la cause est juste ? Tout au long de sa vie, des écrits de résistance rédigés pendant la Seconde Guerre mondiale aux articles publiés en pleine guerre d'Algérie, en passant par les textes de fiction et les ouvrages de philosophie, Camus n'a cessé d'affronter la question des limites morales à poser à la violence.

« Il y a une limite » : préserver l'innocence

Dans la pièce de théâtre *Les Justes* (1949) qui évoque un événement historique, c'est la fiction qui servira à faire vivre le débat sur le terrorisme (DOC A). La scène se passe en 1905 en Russie : Yanek Kaliayev, membre d'un groupe révolutionnaire antitsariste qui a planifié un attentat contre le grand-duc, a renoncé à lancer sa bombe en apercevant, dans le carrosse du despote, deux enfants assis à ses côtés. Mais si la pitié a arrêté son geste, elle ne tranche pas la question de savoir si oui ou non la bombe devait être lancée, et, surtout, si elle doit l'être à nouveau, dès que possible, enfants ou pas – ce que Kaliayev est revenu demander à ses camarades. Car en empêchant la disjonction entre la cible (l'idée) et le visage de la victime, le réflexe de Yanek face aux enfants oblige les révolutionnaires à affronter une question qui était pourtant déjà là, mais qu'on ne se posait pas : a-t-on le droit de tuer des enfants pour renverser la tyrannie ? Sans hésiter, Stepan répond oui en prenant appui sur une évaluation coût-bénéfice : « Des enfants : vous n'avez que ce mot à la bouche. Ne comprenez-vous donc rien ? Parce que Yanek n'a pas tué ces deux-là, des milliers d'enfants russes mourront de faim pendant des années encore. » Le discours de la guerre juste aura toujours l'argument de la proportionnalité de son côté (puisque son appréciation dépend de la valeur accordée au but) – tant que l'émotion n'entre pas dans le jeu. Si, en théorie, l'objection de la guerre sale n'atteint pas le discours de la guerre juste, quand l'émotion s'en mêle il est plus difficile de justifier une mort singulière que mille morts anonymes. Et surtout, insiste Dora, « l'organisation perdrait ses pouvoirs et son influence si elle tolérait, un seul moment, que des enfants fussent broyés par nos bombes ». L'invocation du risque d'image n'est pas une régression morale, c'est une preuve par le consensuel humain – « [je veux] vous dire au moins ceci que pourrait dire le plus simple de nos paysans : tuer est contraire à l'honneur », s'écrie Kaliayev. En pleine guerre d'Algérie, alors qu'il combat également le recours à la torture par l'Armée française et les attentats du FLN, Camus écrit ainsi : « Quelle que soit la cause que l'on défend, elle restera toujours déshonorée par le massacre aveugle d'une foule innocente où le tueur sait d'avance qu'il atteindra la femme et l'enfant » (avant-propos aux *Chroniques algériennes*, 1958).

Humanisme et terreur

Cette question des limites passées lesquelles la violence défigure la juste cause qu'elle entend servir, Camus l'a rencontrée d'abord dans la situation extrême de la guerre contre le nazisme. Comment vaincre face à un ennemi prêt à tout, qui foule aux pieds ce que l'humanité a de plus cher et nous attire dans le piège d'une surenchère de violence ? Comment vaincre sans céder à la tentation d'user des mêmes armes que l'adversaire – la cruauté, la terreur et la torture ? Dans la conduite de la guerre, le respect de limites morales entraîne une certaine vulnérabilité qu'il faut avoir le courage d'assumer. C'est la difficulté même de toute guerre juste – et en particulier, plus près de nous, de la guerre contre le terrorisme : le droit dans la guerre compte et rejaille sur le droit à faire la guerre. Les moyens engagent la fin. Et le risque de perdre son autorité morale n'est pas qu'une question d'image. Si je cède à la tentation d'imiter l'adversaire inhumain que je combats, plus rien ne me distinguera de mon ennemi. Sa terreur et ma terreur ne seront plus qu'une seule terreur. La limite à poser à la violence au service du Bien, c'est plutôt celle de l'innocence préservée comme une catégorie mentale qu'on est encore capable de prêter à l'ennemi, comme un sanctuaire que la violence politique n'aurait pas le droit d'atteindre. Camus n'était ni un pacifiste angélique ni un défenseur naïf de la non-violence : il savait très bien que la non-violence ne marche que dans certaines circonstances et face à certains ennemis seulement. Mais s'il reconnaissait donc que la violence, en de nombreux cas, est inévitable, il tenait à ce qu'elle reste injustifiable aussi – sous peine sinon d'entretenir une « casuistique du sang » (première réponse à Emmanuel d'Astier de La Vigerie, lettre de 1948, reprise dans Actuelles I, voir pp. 44-45). C'est sur ce paradoxe que toute sa pensée se tient, avec l'idée de combattre pour « des nuances qui ont l'importance de l'homme même » (DOC B). Le sacrifice héroïque, parfois nécessaire, bascule dans la mystique quand l'acceptation du risque vital devient un enthousiasme du martyr. Même dans le combat, même dans le sacrifice de soi, la vie continue à avoir de l'importance, et doit être maintenue tout en haut de la pyramide des valeurs. C'est ce qui préserve l'engagement humaniste du fanatisme.